

## CHAPITRE VI.

### ESPAGNE, PORTUGAL & ITALIE.

On ne saurait mieux prouver combien il est difficile et dangereux d'écrire un livre tel que celui-ci, qu'en montrant de quelle façon l'on est arrivé à connaître le peu que l'on sait aujourd'hui des dolmens espagnols. Lorsque Ford publia en 1845 son intéressant et volumineux ouvrage sur l'Espagne, il avait parcouru de long en large ce pays ; il en connaissait à fond la littérature, mais il ne savait pas qu'il s'y trouvât un seul « monument druidique ». Ce fut don Rafael Mitjana (1) qui le premier signala leur existence, en donnant la description de celui d'Antequera. Depuis ce temps, don Gorgona y Martinez (2) a publié un ouvrage où se trouvent décrits et figurés 13 ou 14 monuments de ce genre disséminés en Andalousie et dans le sud de l'Espagne. Les Asturies et le nord de l'Espagne en contiennent un nombre au moins égal dont on connaît les noms (3). Si donc ce livre avait paru il y a seulement quelques années, la description du dolmen d'Antequera en eût constitué tout le chapitre relatif à l'Espagne. Aujourd'hui, au contraire, non seulement l'on sait que les dolmens sont nombreux en ce pays, mais l'on a une idée assez nette de leur distribution pour que peut-être l'on puisse en déduire des résultats très-importants au point de vue historique.

L'on en peut dire autant du Portugal. Kinsey, dans son *Portugal illustré*, ouvrage publié en 1829, donne la représentation d'un « autel druidique » situé à Arroyolos ; mais la question n'a pas fait un pas de plus jusqu'en 1867, époque où S. Pereira da Costa signala, devant le

(1) *Memoria sobre el Templo Druida de Antequera*, 1847.

(2) *Antegüedades prehistoricas de Andalucia*, 1868.

(3) C'est à mon ami don J.-F. Riano, de Madrid, que je dois la plupart des renseignements qui les concernent.

Congrès d'archéologie préhistorique réuni à Paris, 35 dolmens comme existant actuellement en Portugal. Il rappela également que dès 1734, il avait été présenté à l'académie portugaise un mémoire dans lequel on signalait l'existence de 314 dolmens. Il se peut que ce nombre soit inexact, mais il n'est guère permis de douter qu'ils n'aient été jadis très-nombreux ; quelques-uns du reste ont pu échapper aux recherches de S. da Costa. Ni lui, en effet, ni aucun autre ne semble avoir visité la pointe méridionale du Portugal ; or, si nous ne nous trompons, Strabon dit quelque part qu'il y avait là des dolmens de son temps (1).

D'après S. da Costa, il y a actuellement vingt et un dolmens dans l'Alentejo : deux dans l'Estramadure, neuf en Beira, quatre en Trassos-Montes et trois en Minho. Si nos informations sont exactes, ils sont nombreux en Galice, mais ils n'ont jamais été décrits. On en connaît au moins trois en Santander et autant dans les Asturies. Vitoria en a deux et la Biscaye, la Navarre et la Catalogne au moins chacune le leur. Aucun n'a été mentionné au pied des montagnes, mais nous sommes persuadé qu'ils y sont fréquents (2). Il ne paraît pas qu'il y en ait aucun dans les Castilles, au centre de l'Espagne ; quant à l'Andalousie, elle n'en contient pas seulement une douzaine comme il a été dit plus haut, mais plutôt deux ou trois fois ce nombre.

En supposant que cette distribution des dolmens soit exacte, — ce dont nous ne voyons nulle raison de douter, du moins quant aux traits principaux, — elle est assez remarquable pour que nous en profitions pour juger de la valeur d'une des principales théories qui aient été émises concernant les migrations du peuple constructeur de dolmens. D'après M. Bertrand, ce peuple, après avoir franchi la Baltique et laissé des monuments sur ses bords, émigra dans les îles Britanniques où il séjourna quelque temps, puis s'embarqua de nouveau, aborda en France et en Espagne pour passer de là en Afrique et disparaître (3). Cette

(1) Strabon, III, p. 138.

(2) Un mémoire intéressant a été publié sur ce sujet par lord Talbot, dans l'*Archæological Journal*, 1870. Il est accompagné de figures de dolmens jusque-là inconnus.

(3) *Revue archéologique*, nouvelle série, VIII, p. 530.



hypothèse est tellement étrange qu'il est heureux que nous en ayons une autre à mettre à sa place, celle qui a recours à une population indigène, repoussée d'abord sur les collines, puis dans l'Océan, par la marée montante de la civilisation moderne.

La première théorie suppose que les constructeurs de dolmens avaient une marine capable de les transporter de rivage en rivage, eux et leurs familles, et une connaissance suffisante de la géographie pour savoir exactement où ils devaient aller; elle leur attribue en même temps une existence tellement nomade qu'à peine étaient-ils fixés dans un pays et y avaient-ils enterré un certain nombre de leurs chefs qu'ils le quittaient pour aller à la recherche d'une nouvelle terre; elle les considère enfin comme assez faibles pour prendre la fuite dès que les premiers possesseurs du pays, ceux-là mêmes qu'ils avaient cependant déposés, venaient à leur disputer le terrain. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'ils aient été suffisamment organisés pour vivre en société et introduire partout leurs arts et leurs mœurs, et qu'ils n'aient rien laissé après eux que leurs tombeaux. Cette hypothèse est tellement invraisemblable, elle se heurte à tant de difficultés, que nous avons peine à croire que M. Bertrand et le baron de Bonstetten l'admettent encore aujourd'hui avec les connaissances nouvelles que l'on a sur la question. Nous ne voyons pas du moins sur quelle base on pourrait l'appuyer. Elle est diamétralement opposée à tout ce que l'on sait des anciennes migrations. Ces migrations semblent toujours, en Europe du moins, avoir marché comme le soleil, de l'est à l'ouest, et l'idée qu'un peuple ait quitté la Grande-Bretagne pour aller habiter les côtes arides et montagneuses des Asturies et du Portugal est tellement invraisemblable qu'elle a besoin pour se faire accepter des arguments les plus convaincants; or, ces arguments, il est à peine besoin de le dire, font totalement défaut.

L'hypothèse qui nous semble rendre compte de la manière la plus satisfaisante des faits tels que nous les connaissons suppose qu'un peuple, chez qui le culte des ancêtres était fort en honneur, résida dans la péninsule espagnole dès les temps préhistoriques les plus reculés. Mais ce peuple

habita certainement les vastes plaines de la Castille et les fertiles régions de Valence et d'Andalousie, aussi bien que les collines sauvages de la Galice et des Asturies. Qu'on l'appelle Ibère, Celtibère ou Touranien pour faire usage d'un terme plus général, ce fut un peuple qui honora ses morts et vénéra ses ancêtres, mais il n'avait pas appris dans les temps préhistoriques à se servir de pierres pour décorer leurs tombeaux.

Autant qu'il est possible de le savoir, ce furent les Carthaginois qui, les premiers, vinrent disputer aux Ibères la possession de leur territoire. Ils occupèrent pour le moins la côte de Murcie et de Valence, et si, conformément à leur coutume, ils cherchèrent à réduire les indigènes en esclavage, ils durent refouler vers l'intérieur les multitudes épouvantées; mais il n'est pas prouvé qu'ils aient jamais eu des établissements considérables au centre du pays, pas plus que sur ses côtes occidentale et septentrionale. Il n'en fut pas de même des Romains: chez eux le génie de la guerre était plus développé; ils voulurent soumettre toute l'Espagne à leur domination et durent refouler tous ceux qui refusèrent de subir leur joug dans les régions éloignées du Portugal, dans les retraites inaccessibles des Asturies et dans les montagnes du Nord. Il est probable aussi que plusieurs, pour éviter leur oppression, cherchèrent un refuge au-delà de la mer. C'est donc, semble-t-il, pour échapper à la rapacité carthaginoise et à la tyrannie romaine que les malheureux aborigènes furent d'abord réduits à se cacher dans les retraites sauvages des collines, et de là refoulés littéralement dans la mer pour chercher dans les îles de l'Océan un refuge contre leurs oppresseurs (1).

Cette hypothèse est parfaitement d'accord avec tous les faits que nous connaissons, de même qu'elle explique l'absence des dolmens au centre de l'Espagne; les migrations qu'elle suppose eurent lieu, en effet, à une

(1) « En l'année 218 avant Jésus-Christ, commença la seconde et la principale guerre entre les Républiques rivales de Carthage et de Rome. La prise de Sagonte, par Annibal, en fut le signal. A partir de ce moment, la péninsule devint le théâtre d'une guerre qui fut ensuite portée par Annibal en Italie et se termina en 202 avant Jésus-Christ, par l'annexion de l'Espagne à la République italienne. Mais la nation espagnole n'accepta pas le joug sans résister. L'une des plus sanglantes de toutes les guerres romaines commença en Espagne en 153 et se continua pendant 20 ans; des



époque antérieure aux dolmens, et de même que les habitants de la Grande-Bretagne ont dû commencer, nous l'avons vu, à faire usage de la pierre après avoir été chassés des plaines fertiles de l'est dans les solitudes du Cumberland et du pays de Galles, de même aussi les Espagnols n'auraient adopté cet usage qu'après avoir été refoulés vers le Portugal et les Asturies.

Le seul point dont cette théorie ne semble pas rendre compte, c'est la présence des dolmens en Andalousie. Ils sont cependant, croyons-nous, une branche détachée de la grande région à dolmens de l'Afrique et appartiennent au même âge que ces derniers; nous serons bientôt mieux à même d'en juger. Que dans les temps anciens il y ait eu des relations très-étroites entre le sud de l'Espagne et le nord de l'Afrique, on ne saurait guère en douter. La facilité avec laquelle les Maures occupèrent ce pays au VIII<sup>e</sup> siècle et s'y maintinrent pendant un temps considérable suffit pour prouver qu'un peuple de même race s'y était établi avant eux, et qu'ils n'étaient pas des étrangers venant soumettre à leur joug les indigènes, mais des parents et des amis demandant à s'établir au milieu des leurs.

Il serait inutile de chercher dans les annales écrites de l'Espagne ou de l'Irlande une explication rationnelle de ces événements. Les deux pays reconnaissent parfaitement qu'il y eut une migration; la race espagnole d'Hérémon est une des plus illustres de l'Irlande et elle occupe une grande place dans son histoire. De même les annalistes espagnols remplissent des volumes des expéditions glorieuses de leurs compatriotes en Irlande (1). Mais la manie qu'ont les annalistes des deux pays de tout reporter jusqu'au Déluge et de vouloir absolument faire intervenir dans leur histoire les fils et les filles de Noë, jette tellement de discrédit

villes furent rasées jusqu'aux fondements, des multitudes massacrées ou réduites en esclavage, et les armes de Rome portées en triomphe jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Nous avons là une période de l'histoire d'Espagne qui coïncide complètement avec les anciennes traditions des Scots et ce que nous savons de l'époque de leur arrivée en Irlande. » Don Wilson, *Prehistoric Annals of Scotland*, p. 475.

(1) Voir un travail sur la migration d'Espagne en Irlande par le docteur Madden : *Proceedings of Royal Irish Academy*, VIII, p. 372.

sur ce qu'ils disent qu'à part le fait sans doute incontestable d'une migration, on ne saurait avoir aucune confiance en leurs récits.

Il est cependant un paragraphe qui paraît n'avoir pas été par trop dénaturé. Au second chapitre du quatrième livre d'O'Campo, on lit ce qui suit : « Une tribu de Biscaye, appelée Siloros (les Silures), s'étant jointe à celle des Brigantes, passa en Grande-Bretagne vers l'an 261 av. J.-C. et y prit possession d'un territoire où elle s'établit (1). » Ce récit est tellement d'accord avec ce que l'on sait de l'établissement des Silures, sur les bords de la Saverne, qu'il n'y a nulle raison de douter de son exactitude; mais il est plus contestable qu'une colonie espagnole ait gagné l'Irlande à une époque si reculée. Cependant, même en admettant l'existence dans le nord-est de l'Irlande du royaume d'Emanie, le seul royaume d'Irlande dont nous ayons des annales authentiques antérieurement à l'ère chrétienne, l'espace ne manquait pas au sud et à l'ouest pour l'existence simultanée de la race d'Hérémon. Tara n'existait pas alors et, de fait, d'après les *Annales des Quatre-Maitres*, elle fut fondée par Hérémon lui-même, et tira son premier nom, Teamair, de Tea, sa femme, qui avait choisi cet endroit. Tout cela est parfaitement d'accord avec ce que l'on sait de l'histoire du lieu. Le plus ancien monument de Tara est celui de Cormac (218 ap. J.-C. ou 50 ans plus tard; — *ante*, p. 206). Par conséquent, bien que ce lieu ait été choisi par Hérémon pour devenir sa résidence, il n'est pas prouvé que sa race l'ait jamais occupé; dans les deux siècles qui s'écoulèrent entre sa venue et le temps de Cormac, sa race s'était éloignée de Meath et ne se trouvait plus que dans le sud et l'est de l'Irlande. Le seul souvenir de la race milésienne qui soit resté à Tara, dans les temps historiques, est la Lia-Fail ou *Pierre-de-la-Destinée*, que les adorateurs des pierres avaient, dit-on, apportée d'Espagne et qui, quoi qu'on en ait dit, n'est pas l'obélisque qui se voit encore aujourd'hui dans l'endroit, mais probablement la pierre de l'abbaye des Westminster. Les colons espagnols semblent avoir occupé principalement le pays compris entre Wesford et Galway (2), et ces localités, surtout la

(1) Madden, *loc. sup. cit.*

(2) « Les deux provinces que la race d'Hérémon posséda furent celle de Gailiau (Leinster) et celle d'Olnemacht (Connaught). » Pétrie, *Round Towers*, p. 100.



dernière, paraissent avoir été le but d'un courant continu d'immigration, depuis le premier siècle de notre ère jusqu'à l'époque d'Élisabeth. Personne ne peut voyager dans ces comtés sans y remarquer la présence d'une race aux cheveux et aux yeux bruns, qui domine partout; et, chose étrange, les gens qui présentent au plus haut point ce caractère dans l'Ouest, sont ceux qui vivent encore parmi les dolmens longtemps dédaignés de Glen-Malim-More.

D'après les *Annales des Quatre-Maitres*, Hérémon aborda en Irlande 50 ans après la mort du grand Daghdha. Les historiens irlandais disent que le pays était alors gouverné par trois princesses, qui étaient les femmes des petits-fils du Daghdha, et ils ajoutent que cet événement eut lieu 1002 ans après que Forann (Pharaon) eût été englouti dans la Mer-Rouge (1). Si ce fait arriva en l'an 1312, comme nous le pensons (2), il en résulterait qu'Hérémon débarqua en Irlande en l'an 310 av. J.-C., ce qui, sans être aussi extravagant que la chronologie des *Quatre-Maitres*, est cependant encore, croyons-nous, de trois siècles trop tôt.

Ce sont là, il est vrai, des hypothèses qui ne sont susceptibles d'aucune preuve directe; mais elles ont du moins le mérite de grouper, d'une manière satisfaisante, tout ce que l'on sait de l'histoire et de l'ethnographie de ces races, et d'expliquer d'une façon rationnelle toutes les formes architecturales que l'on rencontre. On ne peut guère attendre davantage des annales d'un peuple grossier, qui peut-être ne savait pas écrire et dont l'histoire n'a jamais été l'objet d'investigations sérieuses dans les temps modernes. Il est trop tôt encore de le dire, mais en réalité ce sont ces monuments en pierres brutes qui seuls pourront dévoiler les secrets de ce passé depuis longtemps oublié. Jusqu'ici, grâce à la façon dont on les a étudiés, ils n'ont fait qu'ajouter du mystère à l'obscurité; mais le temps n'est pas loin où il en sera autrement et où la comparaison des dolmens irlandais et espagnols nous apprendra non seulement ce qu'il y a de vrai dans les migrations d'Hérémon, mais aussi à quelle époque ces tribus espagnoles vinrent pour la première fois établir des colonies en Irlande.

(1) Reeves, traduction de Nennius, p. 55.

(2) *True Principles of Beauty in Art*, par l'auteur, appendice, p. 526.

## DOLMENS.

Le dolmen le plus parfait que l'on connaisse en Espagne est celui d'Antequera, dont il a été question plus haut; il peut, en effet, entrer en comparaison avec les plus beaux de la France et du reste de l'Europe. La

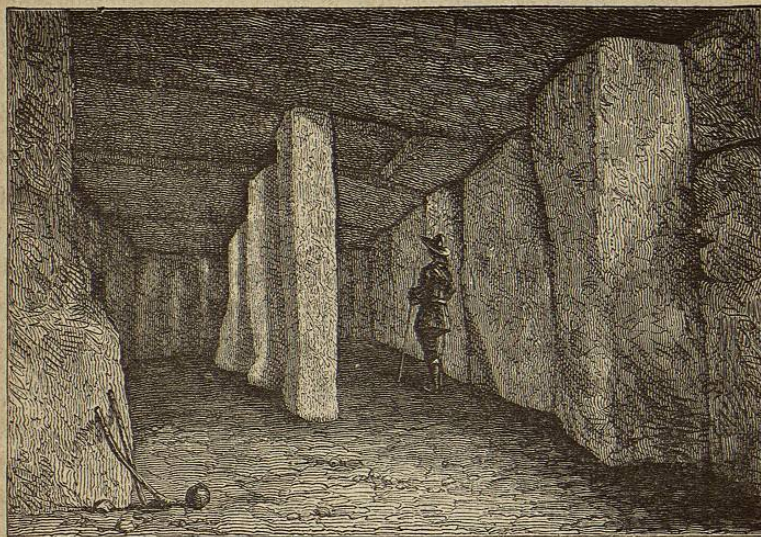


Fig. 155. — Vue de l'intérieur du dolmen d'Antequera (Andalousie).

chambre est légèrement ovale et mesure à l'intérieur environ 24 mètres depuis l'entrée jusqu'à la pierre qui en constitue le fond (1). Sa plus grande largeur est de 6<sup>m</sup>15 et sa hauteur varie entre 2<sup>m</sup>70 et 3 mè.

Le tout comprend 31 pierres : dix de chaque côté forment les murs, une ferme

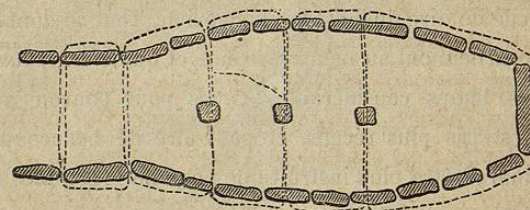


Fig. 156. — Plan du dolmen d'Antequera.

l'extrémité, cinq constituent la voûte et trois servent de supports. Le bloc qui recouvre l'arrière-fond mesure 7<sup>m</sup>50 sur 6<sup>m</sup>30 et est d'une

(1) Ces dimensions sont empruntées au livre de Mitjana.



épaisseur considérable. Toutes les pierres qui font partie de ce monument ont été plus ou moins travaillées, au moins autant que celles de Stonehenge; quant aux trois piliers du milieu, qui semblent bien dater de la construction même du monument, ils ont certainement été taillés. Le tout fut originairement recouvert d'un tumulus d'environ 30 mètres de diamètre, qui existe encore en partie; toutefois, l'entrée est aujourd'hui et fut sans doute toujours ouverte et accessible; il n'est donc pas étonnant qu'on n'y ait rien trouvé qui indiquât son âge ni sa destination.

Si l'on pouvait admettre, bien qu'il n'y en ait aucune preuve, que le tumulus d'Antequera fut primitivement entouré d'un cercle de pierres comme celui de Lough-Crew (fig. 72), l'on aurait un monument dont le plan et les dimensions seraient les mêmes qu'à Stonehenge et tous les deux seraient aussi semblables que possible. On y voit le même cercle de terre ou de pierres de 30 mètres de diamètre et le même cœur elliptique de 24 mètres de long, en supposant que celui de Stonehenge s'étende jusqu'au cercle extérieur. En réalité, Antequera est un Stonehenge enfoui et Stonehenge un Antequera apparent. Si tous les deux étaient situés dans le comté de Wilt ou dans l'Andalousie, nous n'hésiterions pas à considérer Antequera comme le plus ancien. Les hommes font ce qui est utile avant d'en venir à ce qui est pure fantaisie. Ces deux monuments sont l'un par rapport à l'autre ce qu'est Callernish par rapport à New-Grange. Mais comme ils sont séparés géographiquement par un espace considérable et qu'ils appartiennent à deux races différentes, il est difficile de dire quel est le plus ancien. Tout ce dont on est sûr, c'est qu'ils appartiennent au même système et qu'ils ne peuvent être séparés par des temps considérables; mais pour pouvoir garantir qu'Antequera n'est pas plus récent, et peut-être de beaucoup, que Stonehenge, il faudrait être plus instruit que nous ne le sommes de l'histoire locale des dolmens espagnols.

Aucun des autres dolmens d'Andalousie n'approche de celui d'Antequera pour la magnificence, quoi qu'ils aient tous une certaine analogie et en apparence appartiennent au même âge. Toujours les supports semblent plus ou moins travaillés. La dalle supérieure est généralement

conservée dans son état naturel, ses dimensions étant le seul de ses caractères dont les constructeurs paraissent s'être préoccupés. On en a un exemple dans le dolmen connu sous le nom de la *Cruz del Tio Cogolleros*, dans la commune de Fernelas, près de Guadix. Ici la table mesure à peu près 3<sup>m</sup>60 en tous sens et recouvre une chambre presque carrée. L'un des côtés est resté ouvert comme à



Fig. 157. — Dolmen del Tio Cogolleros (Andalousie).

Kit's-Cotty-House; il n'est guère possible dès lors d'admettre que le dolmen ait été destiné à être enfoui dans un tumulus. Du reste, autant que l'on peut en juger par les dessins de don Gongora, aucun des dolmens qu'il représente n'a jamais été enfoui de la sorte, ni même destiné

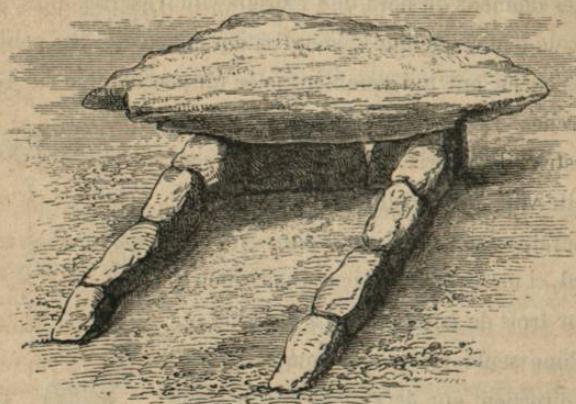


Fig. 158. — Sepultura-Grande (Andalousie).

à l'être. Un autre monument, appelé simplement *Sepultura-Grande* et situé non loin du précédent, dans la commune de Gor, est intéressant par sa ressemblance avec le tombeau suédois que représente la fig. 109 et avec



les *Pierres-sans-Nombre* d'Aylesford. Sa table a 3<sup>m</sup>60 de long sur 2<sup>m</sup>40 de large, et les pierres latérales vont en s'amointrissant jusqu'à disparaître. Il ne fut évidemment jamais destiné à être recouvert davantage, pas plus qu'à être enfoui sous un tumulus et, autant que l'on peut en juger par son aspect, il doit être d'une date relativement récente.

La plus intéressante des planches de don Gongora est celle qui représente un dolmen voisin de Dilar. Si le dessin qui représente ce monument est exact, il consiste en une chambre monolithique creusée dans un bloc d'énorme dimension et taillée de façon à lui donner quelque analogie avec une *cella* égyptienne. Il est entouré de douze ou quatorze piliers en pierres brutes, qui paraissent avoir près d'un mètre de haut et rappellent pour la forme ceux de Callernish. Dans le lointain se voient deux autres cercles de pierres brutes, mais sans rien au milieu. Si nous comprenons bien don Gongora, ces monuments sont aujourd'hui à l'état de ruines, s'ils ne sont complètement détruits; ses dessins seraient alors des restaurations. Il se peut qu'ils soient exacts, mais jusqu'à plus ample information, ils ne sauraient guère servir de base à un argument.

L'on sait si peu de chose, ou du moins il a été publié si peu de travaux au sujet des dolmens du nord de l'Espagne, qu'il est très-difficile et très-dangereux de tenter quelque généralisation en ce qui les concerne. Il en est trois cependant qui semblent jeter un peu de jour sur l'objet de nos recherches. Le premier est situé à Eguilar, dans le district de Vitoria, sur la route qui conduit de cette ville à Pampelune. Il est en forme de fer à cheval, comme les *Pierres-sans-Nombre* d'Aylesford, et mesure à l'intérieur quatre mètres de long sur trois de large. Il fut à l'origine recouvert d'une seule pierre qui comptait 5<sup>m</sup>70 dans une direction, sur 4<sup>m</sup>50 dans l'autre; elle a malheureusement été brisée. Les pierres latérales et la voûte sont adaptées de façon à ne laisser aucun vide: cela montre que ce monument fut destiné à être enfoui; il l'est, du reste, encore partiellement.

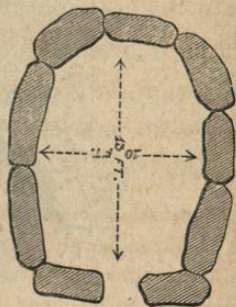


Fig. 159. — Plan du dolmen d'Eguilar (prov. Basques).

A Cangas-de-Onis, dans les Asturies, à 60 kilomètres environ à l'est d'Oviédo, se trouve une petite église bâtie sur un tertre qui renferme un dolmen d'une forme inusitée. L'extrémité intérieure est circulaire et il s'en détache une sorte de nef en forme d'entonnoir que constituent trois pierres de chaque côté et qui se termine par une porte formée de deux pierres en angle droit avec les précédentes. L'église qui couronne le tumulus fut probablement bâtie au X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle (1) et le dolmen lui

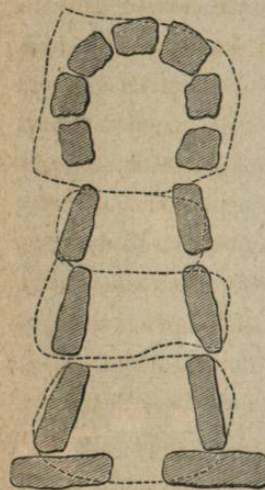


Fig. 160. — Plan du dolmen de Cangas-de-Onis (Asturies).

servit de crypte. Il semble résulter de là que, lorsque l'église fut bâtie, le dolmen était encore un édifice sacré pour les aborigènes. Si les chrétiens avaient eu simplement besoin d'un fondement pour leur construction, ils eussent comblé ou détruit l'édifice païen, tandis qu'ils paraissent l'avoir conservé ouvert jusqu'à ce jour, et bien qu'il n'ait plus depuis longtemps aucune destination sacrée, il fait encore et fit toujours partie de l'église qu'il supporte (2).

Un monument analogue, mais plus remarquable encore, se voit en un lieu appelé Arrichinaga, à 40 kilomètres environ de Bilbao, dans la Biscaye. Il y a dans ce lieu, à l'hermitage de Saint-Michel, un dolmen de dimensions très-considérables

(1) Parcerisa a représenté le tumulus et l'église dans ses *Recuerdos y Bellezas de Espana, Asturias y Leon*, p. 30; mais son dessin est trop petit pour qu'on puisse rien en conclure concernant l'âge du monument.

(2) A vrai dire, cet argument ne nous semble pas des plus convaincants. Il se peut que, dans certaines circonstances *exceptionnelles*, l'Église ait transformé les temples des idoles en temples chrétiens; la lettre précédemment citée (p. 26) du pape Grégoire-le-Grand à l'abbé Millitus (ou Mellitus) en fournit un exemple; mais il n'est pas probable que cette adoption se soit étendue aux monuments mégalithiques. Les canons des conciles ordonnent de les détruire et non de les consacrer au culte chrétien (V. *anté*, p. 28-29). En ce qui concerne le cas présent, nous voyons d'autant moins de difficulté à ce que l'on ait utilisé comme crypte d'une église un dolmen qui n'était l'objet d'aucun culte que ce dolmen, par cela même qu'il était purement profane, n'offrait aucun danger à la foi des fidèles. (*Trad.*)



qui se trouve renfermé dans les murs d'une église d'apparence toute moderne. Il se peut cependant qu'elle ait remplacé une église plus ancienne; dans tous les cas, le fait que ces grandes pierres ont été adoptées par les chrétiens montre qu'elles étaient considérées comme sacrées et qu'elles étaient l'objet d'un culte à l'époque où on les renferma dans une église (1). Si les faits sont tels que les représente

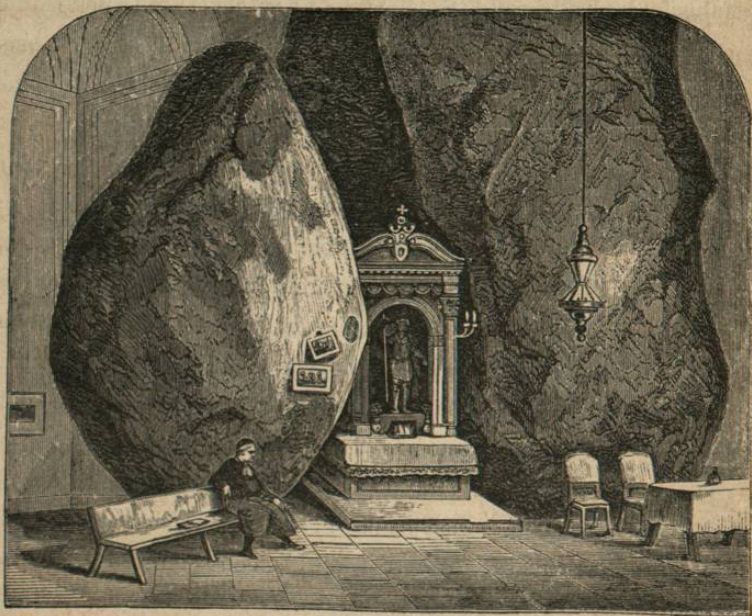


Fig. 161. — Dolmen de san Miguel, à Arrichinaga (provinces Basques).

notre gravure (2), l'on comprend maintenant pourquoi les conciles de Tolède, en 681 et 692, lancèrent des décrets contre les adorateurs de pierres (3) et aussi pourquoi le clergé de l'endroit, suivant l'avis que

(1) Il est bien permis d'en douter. Rien n'empêche que ces pierres n'aient été renfermées uniquement à cause de leurs dimensions qui en faisaient un objet d'admiration, mais non de culte, pour les fidèles. (*Trad.*)

(2) Cette gravure a paru d'abord dans un journal illustré français. Il peut y avoir des exagérations, mais je ne vois aucune raison de douter qu'il y ait vraiment de grandes pierres dans l'hermitage et qu'elles aient fait partie d'un dolmen; or, c'est là le point important. Il serait à désirer cependant qu'on eût des renseignements plus précis.

(3) V. *ante*, p. 28.

le pape Grégoire donna à l'abbé Millitus, changea au moyen d'une image de saint Michel les pierres sacrées des païens en un temple du vrai Dieu. Il est difficile de dire quand le christianisme pénétra dans les Asturies, mais ce ne fut probablement pas avant Pélage (720); encore ne saurait-on rapporter à cette date les églises de Cangas-de-Onis et d'Arrichinaga. En réalité, ces constructions tendent à rajeunir le culte des pierres presque autant que peut le faire le dolmen de Confolens, et elles placent l'érection probable de quelques dolmens, sinon de tous, dans les temps historiques.

#### PORTUGAL.

Nous ne connaissons qu'un seul dolmen de Portugal qui ait été décrit et figuré; il est situé dans une lande déserte, à Arroyolos, non loin d'Evora. M. Borrow le décrit comme l'un des plus complets et des plus



Fig. 162. — Dolmen d'Arroyolos (Portugal).

beaux dans son genre qu'il ait jamais vus. « Il était circulaire, dit-il, et consistait en blocs énormes à la base, mais qui s'amincissaient vers le